

néer nos assemblées en cohue. Mais il n'étoit pas difficile d'y remédier, et j'y songeois, lorsque j'ai été obligé de quitter Paris. Vous pensez bien qu'il seroit impossible ailleurs que dans la capitale de réunir une société semblable. Et c'étoit là un des charmes de Paris, de pouvoir y rassembler en quelque sorte d'un coup de baguette, une foule de gens instruits, ayant les mêmes goûts, les mêmes opinions, et qui, en se fréquentant, ne pouvoient que devenir meilleurs. Je ne doute pas que notre société, régie comme elle devoit l'être, n'eût été utile aux lettres et n'eût enfanté plus d'un bon ouvrage, puisque, dans l'état informe où elle étoit, il s'y est formé pins d'un homme de mérite, et il en est sorli plus d'un écrit célèbre. Vous avez été à portée de juger par vous-même les inconvénients et les avantages d'un rassemblement d'hommes de lettres, et je crois que vous conviendrez que les derniers surpassoient les autres, et qu'on auroit pu en faire quelque chose de bon ; mais la révolution auroit tout gâté et l'esprit démocratique auroit soufflé, sur nos déjeuners, sa peslilentielle influence. C'est ce qui me console du renversement de cette société, si bien nommée *Semi-nutritive*, quoique pour bien des gens, ces déjeuners tinssent lieu de dîners, surtout les jours *à'alloyau*.... Mais c'est assez en parler, et vous ne vous attendiez pas que M^{ne} de N.... nous ameneroit aux propos de table.

La famille de V.... est bien bonne de se souvenir de moi, chétif individu, et d'attacher quelque prix à mes hommages. Je vous félicite de la voir quelquefois ; vous voyez qu'il n'y a que la première démarche qui vous coûte, et qu'ensuite vous vous en trouvez bien. Ces dames m'ont paru fort gaies et fort simples, et quoique j'en veuille toujours à M^{me} la baronne de V.... de n'avoir pas voulu se rendre à un goûté qui avoit été monté tout exprès pour elle, je n'en suis pas moins sensible à ses qualités agréables. Vous m'avez dit, dans votre